

## “L’énigme du passé”

Vers les fondements du rapport entre l’histoire et la psychanalyse

Paul Marinescu

Société Roumaine de la Phénoménologie

Institut de Philosophie Alexandru Dragomir

### Résumé

Cet article se propose d’aborder, en deux temps, les fondements de la relation entre l’histoire et la psychanalyse, en tant que “pratiques disciplinaires” qui ont affaire au passé. Dans un premier moment, je regarde de près les différents rapports noués entre l’histoire et la psychanalyse, de même que les usages qu’on a faits de la psychanalyse dans les démarches historiennes, afin de situer le contexte et la problématique. Dans un second temps, je tâche de montrer que, dans *La mémoire, l’histoire, l’oubli*, Ricœur avance une thèse importante sur les fondements du rapport entre la psychanalyse et l’herméneutique de l’histoire. A l’aide d’une phénoménologie de la mémoire blessée, il identifie une structure fondamentale de l’existence collective qui sert de base à ce rapport. En dernier lieu, je cherche à déterminer la portée de cette structure qui prend la forme d’un traumatisme originaire de l’existence collective, en traçant une analogie avec le concept psychanalytique d’après-coup.

*Mots-clés: histoire, passé, mémoire, psychanalyse, après-coup, violence.*

### Abstract

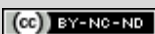
This article aims to address, by means of a two-step analysis, the foundations of the relationship between history and psychoanalysis as “disciplinary practices” that deal with the past. In the first step, I examine the different relationships between history and psychoanalysis but also the uses of psychoanalysis in historical approaches. My goal here is to situate the context and the guiding questions. As a second step, I try to show that Ricœur puts forward, in his book *Memory, History, Forgetting*, a major thesis regarding the foundations of the relationship between psychoanalysis and the hermeneutics of history. By means of the phenomenology of wounded memory, he identifies a fundamental structure of collective existence that provides the basis of this relationship. Finally, I seek to determine the scope of this structure, which takes the form of an originary trauma affecting the collective existence, by drawing an analogy with the psychoanalytic concept of afterwardsness.

*Keywords: History, Past, Memory, Psychoanalysis, Afterwardsness, Violence.*

Études Ricœuriennes / Ricœur Studies, Vol 10, No 2 (2019), pp. 70-87

ISSN 2156-7808 (online) DOI 10.5195/errs.2019.479

<http://ricoeur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is published by the [University Library System](#) of the [University of Pittsburgh](#) as part of its [D-Scribe Digital Publishing Program](#), and is cosponsored by the [University of Pittsburgh Press](#).

# “L’énigme du passé”

## Vers les fondements du rapport entre l’histoire et la psychanalyse

Paul Marinescu

Société Roumaine de la Phénoménologie

Institut de Philosophie Alexandru Dragomir

### Introduction

Le point de départ de mon analyse est une question de légitimité concernant la transposition au plan de l’histoire des notions pathologiques spécifiques à la psychanalyse freudienne. Je pars du constat que divers historiens n’hésitent pas à reconnaître que le recours à des catégories pathologiques – tels le retour du refoulé, la névrose hystérique, la compulsion de répétition, etc. – apporte une nouvelle lumière dans leur démarche de comprendre certains phénomènes historiques. Ainsi, considérer la Révolution française comme un roman familial,<sup>1</sup> envisager telle révolte populaire en tant qu’expression d’une hystérie de conversion,<sup>2</sup> expliquer les dissidences d’un tel personnage historique avec l’autorité en termes de rapports conflictuels avec le père<sup>3</sup> ne représentent pas une exception dans le paysage de l’historiographie française et américaine, mais plutôt un geste assez répandu.

Le caractère fréquent de cette importation de notions psychanalytiques au champ de l’histoire ne vaut toutefois pas pour une justification solide de cet usage. Jacques Revel ressent encore le besoin de se demander, dans la préface qu’il a signée pour le livre de Lynn Hunt, *Le roman familial de la Révolution française*, s’il est “légitime de recourir à un instrument élaboré pour penser la névrose individuelle pour rendre compte d’une histoire collective.”<sup>4</sup> Giovanni Levi sollicite une attention particulière à propos de l’opération d’identification des “parallélismes entre le travail de l’historien et le travail de l’analyste,”<sup>5</sup> car les différences semblent prévaloir sur les traits partagés. Paul Ricœur se pose plusieurs fois cette question de légitimité, surtout dans *La mémoire, l’histoire, l’oubli* (dorénavant cité *MHO*), lorsqu’il met en dialogue la phénoménologie de la mémoire avec la psychanalyse. Et les exemples abondent dans ce sens.

Pourquoi ce besoin de revenir sur le rapport entre l’histoire et la psychanalyse? Ne va-t-il pas de soi? La thèse inaugurale de la psychanalyse, selon laquelle “les hystériques souffrent de réminiscences,”<sup>6</sup> n’a-t-elle pas entamé et encouragé une série entière d’analogies entre la récupération d’un passé (traumatique) dans la vie consciente du patient à travers la cure psychanalytique, d’un côté, et la reconstruction du passé révolu dans le présent, par la démarche historienne, de l’autre côté? En outre, les tentatives freudiennes de rapprocher l’histoire de l’individu névrosé de celle de l’espèce humaine, faites par exemple dans *Moïse et le monothéisme*, ne sont-elles pas convaincantes? La supposition de Freud que “de semblables traces mnésiques subsistent dans notre hérédité archaïque”<sup>7</sup> n’est-elle pas suffisante pour faire ce pas, cette extrapolation de l’individuel au collectif? Finalement, n’y a-t-il pas un certain accord entre la psychanalyse et l’histoire sur la manière de considérer le passé en tant que représentation? Psychanalyse et histoire ne se croisent-elles pas à travers leurs définitions du passé, lorsque l’une envisage le passé comme représentation faite à partir des traces mnésiques, des souvenirs-écrans,

de l'imagination, des distorsions symboliques, et l'autre le regarde comme construction composée d'éléments rhétoriques et narratifs, d'imagination et de mémoire, tout en impliquant diverses opérations explicatives?

Les rapports entre l'histoire et la psychanalyse sont tout sauf évidents, simples et unanimement acceptés. Dans l'intention de questionner les fondements de la relation entre ces deux "pratiques disciplinaires" qui visent à incorporer, par différents moyens et différentes manières, le passé dans le présent, je propose dans ce qui suit une analyse en deux temps. Ainsi, dans un premier temps de nature introductive, je regarde de près les rapports entre l'histoire et la psychanalyse, les proximités et les distances dans leur manière d'avoir affaire au passé. Ensuite, j'accorde une attention particulière aux usages qu'on a faits de la psychanalyse dans les démarches historiennes. Mon intention principale est ici de situer le contexte, de fournir l'appareil conceptuel et d'effleurer les questions directrices, en prenant surtout en compte les références constantes de Ricœur à la psychanalyse, dans le cadre de son herméneutique qui s'étend de la *Symbolique du Mal* jusqu'à son ouvrage *Sur la traduction*. Dans le deuxième temps de cette recherche, je considère les arguments de Ricœur justifiant l'importation des notions freudiennes dans le cadre de son herméneutique de la condition historique, développée dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Je tâche de montrer que dans cet ouvrage Ricœur avance une thèse importante sur les fondements du rapport entre la psychanalyse et l'herméneutique de l'histoire. À l'aide d'une phénoménologie de la mémoire blessée, il identifie une structure fondamentale de l'existence collective qui sert de base à ce rapport. Il offre ainsi une nouvelle justification de la transposition des catégories psychanalytiques au plan historique, qui vient compléter les transferts d'ordre analogique ou métaphorique. Dans un dernier temps, je cherche à déterminer la portée de cette structure qui prend la forme d'un traumatisme originaire de l'existence collective, en traçant une analogie avec le concept psychanalytique d'après-coup.

## Histoire et psychanalyse, une approche généalogique

La première manière de mettre au clair les liens entre l'histoire et la psychanalyse sur laquelle je vais m'arrêter est proposée par François Dosse. Dans un article datant de 2002, il interroge le rapport entre l'histoire et la psychanalyse, en poursuivant une approche généalogique.<sup>8</sup> Le premier jalon à poser concerne l'intérêt des fondateurs de l'École des Annales – Marc Bloch et Lucien Febvre – pour l'étude des mentalités. Le champ de l'histoire est ainsi ouvert à l'étude des croyances, des représentations collectives, des pratiques ou des rituels. Mais malgré cette ouverture à l'égard des "représentations plus ou moins conscientes"<sup>9</sup> d'après lesquelles les gens conduisent leur vie, l'histoire des mentalités, au moins celle de la première génération, n'hésite pas à marquer ses résistances par rapport à la psychanalyse freudienne. Au début, elle le fait par la voix de Marc Bloch, qui refuse toute explication psychothérapeutique dans son approche du miracle royal.<sup>10</sup> Plus tard, et surtout dans les ouvrages de Philippe Ariès, la résistance s'adoucit et prend la forme d'une préférence pour l'inconscient collectif plutôt que pour celui individuel, dont les traces sont à chercher "au travers de l'articulation du biologique et du culturel."<sup>11</sup>

Le deuxième repère dans le cadre de cette approche généalogique est constitué par la position assez singulière de Michel de Certeau. D'abord, il se prononce fermement contre une sorte d'instrumentalisation de la psychanalyse par l'histoire, notamment contre l'importation massive

de concepts freudiens dans l’histoire, au seul but d’expliquer l’obscurité de telle ou telle période qui jusqu’alors avait résisté aux explications historiques. Ensuite, il se fait l’avocat d’un rapport particulier d’interdisciplinarité entre l’histoire et la psychanalyse. Ce rapport prend la forme d’une modification réciproque entre les deux disciplines, car il a des effets immédiats sur leur manière d’envisager le sujet, le lieu du discours, la fiction, etc. La source de ce rapport peut venir d’une question commune, comme celle de l’historicité: en tâchant de se l’approprier, la psychanalyse reste à l’écart d’un “dogmatisme du discours,”<sup>12</sup> tandis que l’historien est prêt à reconnaître le lieu déterminé de son discours, ancré dans un milieu social, au carrefour des différentes générations<sup>13</sup> etc.

Le troisième repère de ce parcours généalogique est donné par la micro-histoire de Carlo Ginzburg, qui se propose de récupérer la portée d’un modèle théorique, fleurissant discrètement dans le champ des sciences sociales à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le trait caractéristique de ce paradigme vient de l’attention particulière portée aux détails mineurs et à leur signification voilée. Cette approche du réel se réclame de trois méthodes. La première est tirée de l’histoire de l’art, notamment de la technique du détail développée par Giovanni Morelli. Pour quelqu’un qui veut départager nettement les peintures originelles et les copies, l’étude comparative des détails, telle la manière de représenter un lobe d’oreille ou la forme des doigts, s’avère plus efficace que l’examen des caractéristiques évidentes qui font le style de tel ou tel peintre. La deuxième approche du réel a trait à la science de déduction de Sherlock Holmes, et la troisième correspond à l’interprétation des rêves découverte par Freud et la psychanalyse en général. En effet, traiter le marginal en tant qu’indice ou symptôme, faire revivre le passé ou ranimer des conflits refoulés à partir des traces mineures, partielles ou conjecturales, presque illisibles, sont tout autant de procédés importés de l’analyse psychanalytique et récupérés dans le cadre d’une sémiotique historique.<sup>14</sup>

Ce parcours généalogique proposé par Dosse ne serait pas complet sans mentionner la contribution de Paul Ricœur à l’enrichissement du rapport frontalier entre l’histoire et la psychanalyse. Son apport pourrait être mis en évidence en poursuivant “le long dialogue” qu’il a entretenu avec la psychanalyse freudienne, comme l’a admirablement fait Domenico Jervolino.<sup>15</sup> Mais toutes aussi importantes peuvent s’avérer les études de Vinicio Busacchi,<sup>16</sup> questionnant “le dialogue complexe” que Ricœur a tissé entre la tradition philosophique et la tradition scientifique, dialogue réparti en fonction des thèmes centraux tels le désir, l’identité, l’autre. On pourrait enfin exprimer l’essentiel de la contribution de Ricœur en identifiant, à travers les étapes de son rapport à la psychanalyse, le rôle qu’il accorde à l’histoire et à ses concepts corrélatifs.

Ainsi, dans la première étape, dominée par le livre sur Freud, *De l’interprétation*, le conflit est la notion-clef dont les réverbérations se font sentir sur les rapports entre l’histoire et la psychanalyse. Même si ces rapports ne font pas l’objet direct du livre de Ricœur, nous serions tentés de les interpréter à la lumière de l’opposition qu’il trace entre l’archéologique et le téléologique, voir entre, d’un côté, une démarche régressive vers les contenus enfouis dans l’inconscient, spécifique à la psychanalyse, et, de l’autre, une réflexion philosophique en marche vers une compréhension de soi complète, qui procède à une recollection de sens, comme le fait la phénoménologie (de l’esprit, de la religion, etc.). N’y a-t-il pas un conflit semblable entre la psychanalyse qui nous fait découvrir la dimension archaïque et primitive de notre psyché et l’histoire tournée vers la compréhension de tel ou tel événement passé, de sa signification pour la vie des hommes? Si l’on devait nommer un seul élément pour marquer nettement le conflit entre

la psychanalyse et l'histoire, cela serait le caractère *zeitlos* (hors du temps) de l'inconscient.<sup>17</sup> En effet, Freud souligne, à de nombreuses reprises, l'intemporalité de l'inconscient et accorde à cette découverte un rôle important dans sa métapsychologie. Car cela lui permet de soutenir la nécessité d'une régression vers la dimension primitive de l'âme, du désir. Donc, même si l'histoire et la psychanalyse sont deux disciplines tournées vers le passé, les présupposés et l'objet de leur approche sont différents, voir opposés: l'archaïque et l'intemporalité de l'inconscient que vise la théorie de Freud contrastent avec l'intérêt de l'histoire pour les actions signifiantes des hommes, dans le passé.

Après la publication de son grand ouvrage sur Freud, qui concluait sur une certaine irréductibilité de la psychanalyse à la phénoménologie, Ricœur tourne son attention vers la partie de la psychanalyse qu'il avait jusqu'alors négligée, notamment la pratique analytique. Il découvre ainsi l'importance que joue, dans la cure analytique, la récupération symbolique du passé traumatique. Pour Ricœur, en effet, c'est le narratif qui constitue l'élément central de l'analyse: les symptômes ne sont-ils pas, de ce point de vue, des "bribes de récit incohérents,"<sup>18</sup> les rêves du patient n'arrivent-ils pas à l'expression en tant que rêves racontés, la mémoire n'est-elle pas le lieu fragmenté, déchiré par des souvenirs refoulés? Finalement, le but ultime de l'analyse n'est-il pas "la restructuration de l'ensemble des rapports de soi avec les autres et avec soi-même," par la pratique de "raconter autrement"<sup>19</sup> des fragments douloureux du passé? À la lumière de cette exploration du narratif et de sa portée pour l'expérience analytique, Ricœur en arrive à conclure que Freud était "en retard sur sa découverte, laquelle [était] précisément de l'ordre du narratif, loin du biologisme, loin du scientisme."<sup>20</sup> Par conséquent, à la suite de son "insatisfaction théorique"<sup>21</sup> à l'égard de la métapsychologie freudienne et de son nouvel intérêt pour la dimension narrative, dialogique et langagière de la relation analyste-analysant, Ricœur est prêt à faire plus de place à la psychanalyse dans le cadre de sa phénoménologie herméneutique. Ce qui va jusqu'à admettre que "la notion de fait en psychanalyse présente une certaine parenté avec la notion de texte [en herméneutique]."<sup>22</sup> Il prépare ainsi le terrain pour l'importation de notions psychanalytiques dans le cadre des sciences humaines, y compris l'histoire.

Les rapports entre l'histoire et la psychanalyse connaissent une nouvelle et dernière détermination dans la pensée de Ricœur vers la fin des années 1990. Les affirmations suivantes de Ricœur, tirées d'un entretien avec Mireille Delbraccio, reflètent bien la spécificité de cette nouvelle étape, marquée par l'intérêt que manifeste le philosophe pour le caractère inachevé de la vie plutôt que pour sa cohérence. Ricœur marque ainsi ses réserves à l'égard du paradigme narratif et plus précisément en ce qui concerne le danger inhérent de forcer une lecture de la vie en termes de cohérence narrative. Dans ce cas, ne s'agit-il pas en fait de projeter l'exigence de la cohérence, qui tient de la logique de la narration, sur les expressions de la vie, faisant ainsi écran à ce qu'elle est vraiment?<sup>23</sup> En revanche, pour saisir l'inachèvement essentiel de notre vie historique, une autre notion, que l'on doit à l'intersection de la psychanalyse et de l'histoire, se révèle être plus adéquate et fidèle aux yeux de Ricœur: c'est précisément celle de travail de mémoire. Avec ce thème s'ouvre le grand chantier de *MHO*, dont les premières bases sont jetées par les leçons du séminaire donné en 1997 dans le cadre du Collège international de philosophie<sup>24</sup> et qui se clôt bien sûr avec la publication du grand opus en 2000, ses échos théoriques se réverbérant encore dans la recherche philosophique et historique actuelle:<sup>25</sup>

Arriver [...] à faire le deuil de la cohérence pour faire le travail du souvenir, c'est-à-dire le deuil de la complétude. Il y a du manque... [...]. Le dernier mot d'une vie doit être "inachèvement," c'est-à-dire, qu'il n'y a pas de clôture, or le récit sans clôture, nous ne savons pas ce que c'est. Et donc, il faut faire, d'une certaine façon, le deuil d'un certain aspect du narratif, qui serait de boucler une histoire bien faite. Et ma vie ne serait jamais cela. [...] La cohésion de ma vie, c'est un travail souterrain que je ne maîtrise pas, dont je n'ai que des affleurements narratifs, mais il se fait, comme derrière mon dos, si je puis dire, et je ne sais pas où il va. Alors, il faut admettre ces éléments: le manque, la perte, l'inachèvement et de ne pas boucler son histoire.<sup>26</sup>

## Histoire et psychanalyse, une approche selon les usages

Les rapports entre l'histoire et la psychanalyse ont été abordés jusqu'ici en fonction de leur genèse. Mais ils pourraient être également envisagés selon les "usages [que l'on peut faire] de la psychanalyse dans l'opération historiographique." C'est à Henry Rousso et à son article "Analyse de l'histoire. Analyse de l'historien" que l'on doit cette lecture. Dès le début, il prend le soin de préciser l'hypothèse qui conduit son analyse: si la psychanalyse est importante pour l'histoire, elle l'est moins en tant qu'approche du réel, qui est dans ce cas le pathologique, mais plutôt comme une manière particulière de se rapporter à l'altérité, plus précisément à l'altérité du passé. De cette proximité avec la psychanalyse, l'historien apprend aussi que sa position n'est pas privilégiée, hors-contexte, et qu'elle ne lui permet pas le survol de telle ou telle époque. Tout au contraire, l'historien qui interprète son travail au miroir de la psychanalyse, doit reconnaître que sa propre position est celle d'un "sujet pensant et agissant," imbriquée dans les possibilités du passé qu'il met en lumière.

Quant aux usages de la psychanalyse dans le domaine de l'histoire, Rousso en distingue quatre. Le premier, qui est aussi "le plus courant et le plus ancien,"<sup>27</sup> a pour modèle les analyses biographiques de Freud à distance, *in absentia* et à travers les époques, de l'homme Moïse ou du président Wilson. Cet usage biographique comporte deux registres. Le premier relève d'une acceptation très restreinte de la psychohistoire, limitée à expliquer tel comportement social, fait historique ou idéologie politique exclusivement à la lumière des motivations psychologiques tirées souvent de la cure psychanalytique ou de la métapsychologie freudienne. Rudolf Binion ou Erich Fromm comptent parmi les représentants les plus connus de ce courant. Dans un autre registre, on constate le même intérêt pour comprendre les intentions cachées qui parcourent les faits historiques, tout en admettant cependant les explications de type pluricausal, fournies par d'autres sciences sociales.

L'histoire peut également faire un usage épistémologique de la psychanalyse, si l'on prend en compte les manières similaires de ces deux pratiques d'envisager le rapport de l'homme au temps. Par exemple, la relation entre le passé et le présent, que l'historiographie conçoit d'habitude en termes de "successivité, corrélation, effet ou disjonction,"<sup>28</sup> découvre d'autres potentialités à la lumière de la psychanalyse et de ses emphases sur la répétition, le retournement, l'ambiguïté ou l'occultation. Reconnaître que le passé est diversement imbriqué dans le présent a des effets directs autant sur l'objectivité prétendue de l'approche historique ou analytique que sur la détermination de la place et du rôle de l'historien ou de l'analyste. Pour le formuler dans les termes que Ricœur

utilise dans les années 1950,<sup>29</sup> on arrive ainsi à admettre que l'objectivité possède un caractère "incomplet" et que la subjectivité "impliquée" est historiquement ancrée. C'est ainsi que se manifeste, pour le psychanalyste et l'historien, le besoin de situer leur propre subjectivité en fonction de l'altérité du temps passé, mais également par rapport à la subjectivité de l'autrui.

Cette dernière exigence relève d'un autre usage de la psychanalyse dans l'histoire, un usage de nature éthique, selon Rousso. Cet usage est plus répandu dans le champ de l'histoire du temps présent, où l'historien a affaire à des survivants, des témoins historiques en chair et en os. Dans ce cas-ci, une connaissance de la pratique analytique s'avère utile. Elle avertit l'historien de l'existence d'un phénomène de transfert qui parcourt presque toute relation intersubjective (sauf avec les psychotiques); elle peut également l'écarter de la tentation d'embrasser trop vite et d'une manière exclusive un discours de compassion envers les victimes éventuelles de l'histoire.<sup>30</sup>

J'ai gardé pour la fin l'usage métaphorique de la psychanalyse dans l'histoire, car il concerne, pour l'essentiel, la manière dont Rousso se sert des découvertes freudiennes dans le cadre de leurs approches de la mémoire et du passé. D'après Rousso, un usage métaphorique se réduit à importer des notions opératoires freudiennes, tels le travail de deuil, le retour du refoulé, la névrose obsessionnelle, dans le champ de l'histoire. Par cette importation, il vise à jeter une autre lumière sur les phénomènes historiques qui se prêtent à une approche analytique. Les représentations du passé de la Seconde Guerre mondiale en constituent un bon exemple, car elles peuvent révéler, à l'aide d'une interprétation analytique, un autre sens que celui qui a été dégagé à travers les démarches critiques historiennes. Rousso s'en occupe particulièrement dans *Le Syndrome de Vichy*, où il s'attaque au traumatisme de la mémoire collective française, engendré par l'Occupation.<sup>31</sup> Les représentations de cette tranche du passé étaient jusqu'alors dominées, dans la mémoire collective, par deux mythologies de polarité différente. La première était pétainiste; son but était de réécrire cette partie de l'histoire en écartant tout ce qui était inassimilable. La seconde visait elle aussi à transfigurer la réalité de l'Occupation,<sup>32</sup> mais dans une direction opposée: en amplifiant le rôle joué par la résistance, la mythologie résistancialiste a minimisé l'impact du gouvernement de Vichy. Mais Rousso ne se limite pas à souligner la nature mythologique de ces représentations du passé. À l'aide des notions empruntées à la psychanalyse, Rousso découvre également qu'"[e]xistent ainsi des conflits permanents entre la volonté d'oubli et la volonté de se souvenir, entre la nécessité du refoulement et le retour imprévisible du refoulé, entre la tendance à l'ignorance et l'aspiration à la vérité."<sup>33</sup>

Cet "usage de concepts 'freudiens' hors de leur champ d'application d'origine,"<sup>34</sup> requiert cependant une justification. Dans l'avant-propos à la deuxième édition du *Syndrome de Vichy*, Rousso invoque en guise d'argument la valeur heuristique de son recours à la psychanalyse. Celle-ci, en lui fournissant un cadre théorique, lui a permis de mieux approcher les phénomènes collectifs de la mémoire. Douze années plus tard, dans sa contribution au dossier "Michel de Certeau, histoire/psychanalyse. Mises à l'épreuve" de la revue *EspacesTemps*, Rousso saisit cependant que, pour la psychanalyse, la dimension collective des phénomènes psychiques ne constitue pas son objet régulier d'étude. La psychanalyse traite de l'individuel, tandis que l'histoire s'occupe du collectif, soutiennent certains théoriciens. Selon Rousso, ils ignorent en fait "l'interpénétration" effective entre l'individu et son collectif. Cette intrication ressort avec évidence dans le cas de la mémoire individuelle dont l'exercice suppose un appel inévitable à l'autre, car on se souvient de soi ensemble, avec ses proches, comme l'affirmait justement Maurice Halbwachs.<sup>35</sup>

Ricœur, quant à lui, accorde plus qu'une valeur heuristique à l'usage de la psychanalyse dans le cadre de son herméneutique de l'histoire.<sup>36</sup> C'est la raison pour laquelle il cherche à jeter les bases philosophiques de cette interprétation en clé freudienne de certains phénomènes relevant du champ historique. La meilleure preuve en est le soin avec lequel il s'attaque, dans *MHO*, à la transposition, au plan de la mémoire et de l'histoire, des catégories pathologiques du travail de deuil, de perlaboration ou de remémoration. Pour anticiper un peu sur notre analyse: c'est ici que Ricœur passe en revue les analyses de Freud transgressant le cadre limité de la cure individuelle, ce qu'on connaît sous le nom de la psychanalyse *in absentia* ou de la psychanalyse appliquée; il rappelle d'autres tentatives de faire de la psychanalyse une science critique visant l'espace public, comme celle que Habermas esquisse dans *Connaissance et intérêt*; il questionne la nature de l'identité et sa constitution; il se lance à la recherche de structures existentielles justifiant l'importation de notions freudiennes au sein de la démarche historique. Tout cela dans le seul but déclaré de "restituer" à la pathologie freudienne "son amplitude et sa densité en la reliant à quelques-unes des expériences humaines les plus fondamentales."<sup>37</sup> Finalement, la portée d'un concept-phare de sa pensée historique, notamment le travail de mémoire, dépend d'un accord réussi et solide entre l'histoire et la psychanalyse.

Mais tâchons d'abord de situer le contexte, avant de revenir à notre problème. Une des thèses principales que Ricœur s'efforce de soutenir à travers son grand opus est que la mémoire possède une fonction matricielle à l'égard de l'histoire.<sup>38</sup> Parce que "nous n'avons pas mieux que la mémoire pour nous assurer de la réalité de nos souvenirs,"<sup>39</sup> l'histoire en tant que "science des hommes dans le temps,"<sup>40</sup> ou plutôt dans le passé, entretient un rapport particulier, pour ne pas dire paradoxal, avec la mémoire. D'un côté, tout accès de l'histoire au passé comporte nécessairement une référence, directe ou indirecte, à la ressource de la mémoire. De l'autre côté, l'histoire doit constamment chercher à assurer l'autonomie de sa connaissance du passé, en rompant les amarres qui la liaient avec les représentations mnésiques. Car, finalement, "l'histoire est de bout en bout écrite."<sup>41</sup> La tension qui habite ce rapport entre la mémoire matricielle et l'histoire autonome s'amplifie à la lumière des autres transitions difficiles<sup>42</sup> que ce rapport même entraîne: de la fidélité de la mémoire à la visée de vérité de l'histoire, du caractère immédiat de la réminiscence à une explication historique composée et médiée, de l'image-souvenir dont se sert la mémoire pour saisir et rendre le passé à la représentation historique et les trois phases qui la constituent: documentaire, explicative-compréhensive et scripturaire.

## Les enjeux d'une approche pathologique de la mémoire

C'est sur cette toile de fond traversée par une dialectique de la "dérivation et de la rupture"<sup>43</sup> que Ricœur propose une approche pathologique de la mémoire. Il la développe dans la première partie de *MHO*, traitant "de la mémoire et de la réminiscence." L'intention de Ricœur est de donner une nouvelle direction au questionnement sur la mémoire. Au lieu de se pencher d'abord sur le sujet qui se souvient, il ouvre l'analyse par une approche du moment "objectal" de la mémoire, voire par une réflexion sur la capacité de la mémoire de représenter le passé, et il ne garde que pour la fin l'exploration du sujet à qui sont attribués les souvenirs. S'il préfère prendre une autre voie que celle suivie par la tradition philosophique, c'est pour deux raisons. Primo: dans l'esprit de la phénoménologie, Ricœur est convaincu que la question intentionnelle précède nécessairement la question égologique. Par conséquent, il faudrait clarifier en premier lieu les



aspects concernant la constitution de la représentation du passé, pour pouvoir regagner ensuite la question du sujet de la mémoire. En ce sens, il fait la distinction, dans un premier moment de l'analyse du souvenir, entre sa face cognitive et celle pragmatique, entre une mémoire-connaissance et une mémoire exercée. L'acte de faire mémoire en est un composé: il faut y déceler aussi bien une opération consistant à recueillir des représentations du passé qu'un travail visant à faire remonter à la surface tel ou tel souvenir. C'est seulement après avoir déterminé ce dédoublement de la remémoration en affection et recherche, débrouillé l'enchevêtrement de la mémoire et de l'imagination et identifié les abus affectant l'exercice de la mémoire que Ricœur se déclare prêt à approcher la question "du sujet véritable des opérations de mémoire."<sup>44</sup> Secundo: en procédant ainsi, il vise également à préparer le terrain pour une discussion approfondie de la mémoire collective. Il reconnaît lui-même plusieurs fois que le dilemme concernant la "nature" individuelle ou collective de la mémoire est moins paralysant,<sup>45</sup> s'il est abordé après un détour par le côté objectal de la mémoire. En outre,

Le primat longtemps donné à la question "qui" a eu pour effet négatif de conduire l'analyse des phénomènes mnémoniques dans une impasse, dès lors qu'il a fallu prendre en compte la notion de mémoire collective. Si l'on dit trop vite que le sujet de la mémoire est le moi à la première personne du singulier, la notion de mémoire collective ne peut faire figure que de concept analogique, voire de corps étranger dans la phénoménologie de la mémoire.<sup>46</sup>

Pour aller vite, nous pourrions dire que *MHO* fournit ainsi un cadre pour des transitions problématiques; elles vont de la mémoire à l'histoire, ou sinon elles opèrent au cœur même du phénomène de la mémoire. En effet, la soudure-rupture entre la mémoire individuelle et l'histoire comme connaissance autonome du passé n'est pas la seule question à laquelle Ricœur doit s'attaquer dans *MHO*. Avant celle-ci, d'autres questions s'imposent, relevant du champ de la mémoire. La première concerne, comme nous l'avons vu, le passage de la mémoire-connaissance à l'exercice de la mémoire. Et la deuxième, liée à la nature primordiale de la mémoire, s'efforce de savoir si elle est individuelle ou collective. Ces deux interrogations communiquent en fait entre elles, car pour que la mémoire soit la matrice de l'histoire ou "le sol d'enracinement de l'historiographie,"<sup>47</sup> elle doit nécessairement comporter une dimension collective. Et pour que la mémoire révèle sa dimension collective, il faut la considérer d'après ses us et abus. En conséquence, ces passages d'une forme de mémoire à l'autre, voire l'existence même de la mémoire collective, ne vont pas de soi, mais requièrent en revanche une argumentation soignée.

Si l'on pouvait imaginer une sorte de préambule dans lequel l'argumentation de Ricœur en faveur de la mémoire collective puiserait d'une manière égale ses forces et ses défaillances, il se retrouverait, à mon sens, dans les pages consacrées, dans *MHO*, à la pathologie de la mémoire. Dès le début, je voudrais souligner que Ricœur n'offre pas ici de solutions, mais dans le meilleur des cas, des "médiations incomplètes" qui, au lieu d'éclairer les difficultés, les multiplient. C'est de ce point de vue que j'examinerai, dans ce qui suit, l'usage que Ricœur fait de la psychanalyse dans son approche de la mémoire exercée. Il me semble en effet que cet usage révèle plus de problèmes qu'il n'en résout: il renvoie à un passage de la face cognitive de la mémoire à sa face pragmatique qui, tout en étant défendu par Ricœur, n'est pas clairement explicité par le philosophe. En outre, lors de cet usage de la psychanalyse dans le champ de la mémoire, Ricœur emploie, sans se soucier de justifications préalables, la notion de mémoire collective.

Nous admettons ici, comme par provision, la valeur opératoire du concept de mémoire collective; aussi bien l'usage qui va en être fait dans un moment contribuera ultérieurement à la légitimation de ce concept problématique.<sup>48</sup>

Une fois que Ricœur admet cette notion, à titre provisoire et selon sa valeur opératoire, deux autres questions ne tardent pas à jaillir. La première vise la légitimité de l'application à la mémoire collective de catégories pathologiques dont l'efficacité explicative et thérapeutique n'est attestée que dans le cadre interpersonnel d'une relation analytique. La deuxième question concerne le rapport herméneutique entre le normal et le pathologique: en venant de la pathologie de la mémoire, peut-on étendre dans la pratique entière de la mémoire les découvertes freudiennes sur la compulsion de répétition, les souvenirs traumatiques, etc., dont souffrent les névrotiques? Comment justifier cette "transition du niveau pathologique au niveau proprement pratique"<sup>49</sup> de la mémoire?

Ce sont des questions auxquelles je me suis déjà confronté lorsque j'ai regardé de près le rapport entre l'histoire et la psychanalyse. Ce qui m'intéresse ici est de saisir ce que Ricœur apporte de surcroît dans la justification de cette transposition, par rapport aux arguments des historiens. Plus précisément, je laisse de côté les arguments de Ricœur invoquant les extrapolations que la psychanalyse elle-même a faites sur "l'autre psychosocial" ou sur "l'autre de la situation historique" (des analyses *in absentia*).<sup>50</sup> Ce qui m'apparaît plus important ce sont les deux raisonnements de Ricœur venant "du côté de la phénoménologie de la mémoire blessée": leur but est de mettre progressivement en lumière *des structures de la mémoire collective d'abord et de l'existence collective ensuite*, des structures qui permettraient au philosophe de soutenir qu'entre la psychanalyse et l'herméneutique de l'histoire il y a plus qu'une analogie explicative.

La première structure identifiée par Ricœur, c'est la constitution bipolaire de l'identité qui va de sa dimension personnelle à sa dimension communautaire. D'une certaine manière, Ricœur dit ici de l'identité ce que Halbwachs affirmait de la mémoire. De même que la mémoire individuelle, pour prendre possession d'elle-même, se laisse instruire par les autres, car "pour se souvenir, on a besoin des autres,"<sup>51</sup> de même l'identité personnelle comprend, à travers sa constitution, une référence constante à l'existence d'un autre, et cherche à s'inscrire dans le cadre d'une communauté qui la précède. En ce sens, si l'identité comporte indissolublement ces deux registres – personnel et communautaire – il n'y a plus d'objection possible à la tentative d'appliquer des catégories pathologiques – vouées initialement à étayer l'analyse personnelle – à des phénomènes caractéristiques de l'identité collective.

[...] il est plus important pour notre propos de regarder du côté de la mémoire collective pour retrouver à son niveau l'équivalent des situations pathologiques avec lesquelles la psychanalyse a affaire. C'est la constitution bipolaire de l'identité personnelle et de l'identité communautaire qui justifie, à titre ultime, l'extension de l'analyse freudienne du deuil au traumatisme de l'identité collective. On peut parler, non seulement en un sens analogique mais dans les termes d'une analyse directe, de traumatismes collectifs, de blessures de la mémoire collective.<sup>52</sup>

Le deuxième argument de Ricœur vise une justification plus profonde de la transposition envisagée. À vrai dire, la mise au jour de la constitution bipolaire de l'identité servait à légitimer l'interprétation des traumatismes collectifs à l'aide des outils psychanalytiques. Cependant, le champ d'application restait limité aux maladies de la mémoire collective historique, comme Ricœur l'a reconnu lui-même. D'où le besoin de sortir de ce cadre restreint et de voir s'il n'y a pas "une structure fondamentale de l'existence collective,"<sup>53</sup> d'après les mots de Ricœur, qui permettrait une lecture en clé psychanalytique non seulement des pathologies collectives, mais de toute manifestation de l'existence collective. Ce n'est que sur cette base que Ricœur pourrait développer une des notions clé de *MHO*, sinon la plus importante, notamment le travail de mémoire qui doit sa portée à l'enchevêtrement subtil du travail de remémoration avec celui du deuil.<sup>54</sup>

### Quel pourrait être le fondement du rapport entre histoire et psychanalyse?

À ce niveau, la démarche de Ricœur est loin d'avoir touché la terre ferme. Déjà le fait d'avoir introduit la notion de mémoire collective, même à titre provisoire et pour sa valeur opératoire, posait problème. Mais les difficultés se sont accrues, nous semble-t-il, lorsqu'il introduit, sans aucune préparation préalable ou justification ultérieure, le concept d'existence collective. Cette notion – qui autrement aurait pu effrayer un lecteur attentif de Kierkegaard, Jaspers ou Heidegger, comme l'était Ricœur – ne reçoit ici aucune explication supplémentaire. En fait, à travers *MHO*, nous ne pouvons compter qu'une seule occurrence de cette notion:

La transposition des catégories pathologiques au plan historique serait plus complètement justifiée si l'on arrivait à montrer qu'elle ne s'applique pas seulement aux situations exceptionnelles évoquées plus haut, mais qu'elles tiennent à une structure fondamentale de l'existence collective.<sup>55</sup>

Pour identifier et nommer cette structure fondamentale de l'existence collective, Ricœur renvoie à une scène originaire de violence fondatrice, décrite par Hobbes dans *Le Léviathan*. Selon cette scène imaginée par le philosophe anglais, le passage de l'homme d'un état de nature au sein d'une communauté est marqué par une double violence. La première forme de violence est omniprésente dans cet état fictionnel de nature où les individus vivent dans la crainte de la mort violente. Dans cet état de guerre généralisé, il n'y a qu'une sortie pour l'individu, celle d'accepter une autre forme de violence, cette fois minimale, de la part d'un État qui assure ainsi la sécurité de ses membres. L'adoption de cette perspective hobbesienne sur l'origine et la fonction de l'État, loin d'être un geste singulier pour Ricœur, est en fait une constante de sa pensée politique. En effet, depuis ses premiers écrits sur la non-violence jusqu'à ses derniers entretiens sur les tâches de l'homme politique, il ne cesse de souligner que l'État est "le lieu d'une synthèse de la légitimité et de la violence,"<sup>56</sup> ou "le foyer d'une concentration et d'une transmutation de violence."<sup>57</sup> Transmutation c'est le mot-clé ici, car la violence, une fois exercée par l'État, change de forme, mais sans délester toute charge irrationnelle. "La rationalité [de l'État] a un envers: le résidu de la violence fondatrice."<sup>58</sup>

C'est notamment à la lumière de ces deux formes de violence, l'une fondatrice et l'autre résiduelle, et de leur dynamique particulière que je me propose d'envisager la structure fondamentale de l'existence collective dont parle si brièvement Ricœur. En l'absence d'autres

précisions de la part du philosophe sur cet élément essentiel, je vais tenter d'explorer cette structure de l'existence collective et d'en saisir les significations au moyen d'une analogie explicative avec le concept psychanalytique d'après-coup.

En effet, il existe quelques éléments qui pourraient soutenir ce rapprochement. De la théorie psychanalytique de l'après-coup je ne retiens, pour être bref, que deux ou trois aspects significatifs pour notre cas et surtout le modèle explicatif du surcroît de sens attribué aux phénomènes traumatiques ressurgissant dans la vie du patient. L'essentiel de cette théorie est donné dans les mots de Freud: "Nous ne manquons jamais de découvrir qu'un souvenir refoulé ne s'est transformé qu'après-coup en traumatisme."<sup>59</sup> Autrement dit, la signification du trauma ne s'arrime dans le cœur de la vie présente du patient que par la greffe de cet événement traumatique sur le tronc d'un psychisme *déjà* affecté par un traumatisme originaire, mais oublié, refoulé.

Pour exemplifier cette théorie, on invoque d'habitude deux cas. Le premier est celui d'Emma Eckstein, dont Freud discute dans sa correspondance avec Fliess, durant les années de gestation de la psychanalyse. Le second cas, traitant de la scène originaire et de son caractère réel ou fantasmatique,<sup>60</sup> est celui de l'Homme aux loups, que Freud relate en 1914. Faute d'espace et pour raisons de clarté, je ne présenterai par la suite que le premier cas. À l'âge de huit ans, Emma a été victime d'un abus sexuel. Mais *les seuls* indices de cet abus ne se laissent deviner que dans "l'effroi" que produit sur elle un autre épisode, survenu quelques années plus tard, lorsque deux jeunes, dans un magasin, se moquent de ses habits. Le scénario est assez simple: il s'agit d'un "traumatisme en deux temps" dont la particularité réside dans l'aspect économique: dans l'événement secondaire, il y a plus de signification que dans la scène du traumatisme originaire. À vrai dire, il n'y a de signification que dans le deuxième moment du trauma, car le premier en est radicalement dépourvu, comme il relève essentiellement du non-sens, de l'impensable et de l'impossible. Dans sa première expression, en effet, la cause traumatique consiste dans "un excédent d'excitation" paralysant l'appareil psychique. Celui-ci, débordé par cette intrusion violente qu'il n'arrive pas à représenter, se protège par le refoulement qui "donne un sens là où il n'y en avait pas."<sup>61</sup> Ce qui fait que le deuxième moment du traumatisme devient en quelque sorte la scène du retour du refoulé. Ce n'est qu'après-coup que le traumatisme originaire s'installe symboliquement dans la vie psychique du patient, dès qu'il est répété, dès que son retour est suscité par un événement qui est quelque peu lié au premier. De ce point de vue, la répétition prend ici un sens nouveau, selon lequel ce qui est répété n'est plus envisagé comme ontologiquement secondaire. Il est en vérité chargé d'un surcroît de sens par rapport à l'élément princeps. Ce qui est répété fonctionne pour le trauma originaire comme un révélateur dans le sens photographique du terme, transmuant le blanc inexpressif d'un sens impossible en représentations.

Pour notre discussion, il est également important de s'arrêter sur une autre observation de Freud. La cause traumatique originaire ne tient pas nécessairement à l'ordre du réel, à la réalité d'une séduction (c'est là le fameux moment où Freud écrit à Fliess qu'il ne croit plus à sa *neurotica*), mais, soutient-il, elle peut très bien prendre la nature d'un fantasme. Pour l'hystérique, l'événement qui fait rupture dans sa vie psychique ne se confond pas avec la matérialité d'un fait historique violent. La "lacune dans le psychisme," dont parle Freud pour décrire l'impossibilité dans laquelle se trouve le sujet de représenter la cause traumatique princeps, apparaît comme étant plutôt l'effet d'un fantasme inconscient (ou d'un rêve traumatique, comme sera plus tard le cas avec l'homme aux loups) que d'une séduction réelle. Et Thierry Bokanowski de confirmer:

Si l'on ne peut abandonner l'idée de possibles réalités de scènes de séduction comme points d'appel traumatique, il devient cependant clair pour S. Freud que le traumatisme est en rapport avec la force pressante des pulsions sexuelles et la lutte que leur livre le moi: dès lors, pour lui, tous les traumatismes doivent être envisagés en référence aux fantasmes inconscients qui constituent la réalité psychique interne.<sup>62</sup>

## Conclusions

Pour conclure et pour revenir à Ricœur par la voie d'une question: quelle est finalement la structure fondamentale de l'existence collective qui, aux yeux du philosophe, justifierait complètement l'usage des catégories pathologiques au plan de l'histoire? À l'aide de l'analogie avec le concept "d'après-coup" esquissée ci-dessus, je crois avoir éclairé et développé la réponse de Ricœur: cette structure est donnée par le fait d'avoir-été-exposé à une scène originaire de violence primitive et sauvage. C'est le fait d'avoir vécu dans la crainte de la mort violente menaçant tout homme dans l'état de nature: par "fait" il faudrait entendre ici *moins la matérialité d'un épisode historique que l'universalité d'une structure existentielle*. Car tous les hommes portent en eux-mêmes les traces indélébiles laissées par une violence primitive, par une guerre généralisée régnant dans l'état de nature. Cette violence, loin d'être attestée historiquement, est plutôt imaginée rétrospectivement, recomposée à partir des empreintes qui – à elles seules – tissent la trame d'un être collectif affecté. Cette violence fondatrice ne s'installe symboliquement au cœur de la communauté historique que lorsque les individus se soumettent à la violence résiduelle de l'État, à sa violence de contrainte. À cet égard, l'analogie avec le scénario psychanalytique de l'après-coup vient appuyer cette thèse: le proton, même s'il est fondateur, se révèle toujours être un proton-pseudos. C'est justement parce qu'il est fondateur dans le sens d'une irruption irréprésentable que le princeps traumatique ne tient exclusivement ni de l'ordre du réel, ni de l'ordre du fictionnel, mais de leur enchevêtrement subtil. Sa restitution n'est possible que d'une manière indirecte, retardée, à partir des traces laissées par la cause traumatique originaire, des traces qui – à elles seules – rendent le surcroît de sens du princeps autrement inassimilable.<sup>63</sup>

- <sup>1</sup> Lynn Hunt, *Le roman familial de la Révolution française* (Paris, Albin Michel, préface de Jacques Revel, 1995).
- <sup>2</sup> Emmanuel Le Roy Ladurie, *Le territoire de l'historien* (Paris, Gallimard, 1973).
- <sup>3</sup> Erik Erikson, *Young Man Luther. A Study in Psychoanalysis and History* (New York, Norton & Company, 1958).
- <sup>4</sup> Jacques Revel, "Préface," in Lynn Hunt, *Le roman familial de la Révolution française*, viii.
- <sup>5</sup> Giovanni Levi, "Historiens, psychanalyse et vérité," in O. Abel et al. (eds), *La juste mémoire. Lectures autour de Paul Ricœur* (Paris, Labor et Fides, 2006), 94.
- <sup>6</sup> Sigmund Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse* (trad. Yves Le Lay, Paris, Payot, 1983), 16.
- <sup>7</sup> Sigmund Freud, *Moïse et le monothéisme* (Paris, Gallimard, 1967), 127.
- <sup>8</sup> François Dosse, "Généalogie d'un rapport," *EspacesTemps*, 80-81/2 (2002), 66-93.
- <sup>9</sup> Georges Duby, *L'histoire continue* (Paris, Odile Jacob, 1991), 121.
- <sup>10</sup> Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien* (Paris, Armand Colin, 1949).
- <sup>11</sup> Dosse, "Généalogie d'un rapport," 8.
- <sup>12</sup> Michel de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction* (Paris, Gallimard, 1987), 108.
- <sup>13</sup> L'essentiel de la contribution de Michel de Certeau à la clarification du rapport entre l'histoire, la mystique et la psychanalyse est bien évidemment loin d'être esquissé par les quelques lignes que nous lui avons ici dédiées. Ce thème a fait l'objet de nombreux dossiers, dont le plus récent et dense, accueillant les contributions venant des historiens et psychanalystes renommés, est celui que la revue *EspacesTemps* (n°80-81) lui a consacré en 2002 ("Michel de Certeau, histoire/psychanalyse"), sous la direction de Ch. Delacroix, Fr. Dosse et P. Garcia.
- <sup>14</sup> Carlo Ginzburg, "Morelli, Freud and Sherlock Holmes. Clues and Scientific Method," *History Workshop Journal*, 9/1 (1980).
- <sup>15</sup> Domenico Jervolino, "Le long dialogue de Ricœur avec la psychanalyse freudienne," in I. Copoeru, P. Kontos, A.S. de Harro (eds), *The Horizons of Freedom, Selected Essays from the Euro-Mediterranean Area* (Bucarest, Zetabooks, 2011), 257-79.
- <sup>16</sup> Voir par exemple sa Postface, "Le Désir, l'Identité, l'Autre. La psychanalyse chez Paul Ricœur après l'Essai sur Freud," au livre de P. Ricœur, *Écrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse* (Paris, Seuil, 2008), 303-17.
- <sup>17</sup> Paul Ricœur, *De l'interprétation. Essais sur Freud* (Paris, Seuil, Points Essais, 1995), 466.
- <sup>18</sup> Paul Ricœur, "Le récit: sa place en psychanalyse" (1988), in *Écrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse* (Paris, Seuil, 2008), 285.

- <sup>19</sup> Paul Ricœur, "Psychanalyse et interprétation," *Ricœur Studies/Études Ricœuriennes*, 7/1 (2016), 27 [<http://ricoeur.pitt.edu/ojs/index.php/ricoeur/article/view/348>].
- <sup>20</sup> Paul Ricœur, *La Critique et la conviction*. Entretien avec François Azouvi et Marc de Launay (Paris, Hachette, 1998), 112.
- <sup>21</sup> Ricœur, "Le récit: sa place en psychanalyse," 279.
- <sup>22</sup> Paul Ricœur, "Psychanalyse et herméneutique," in *Écrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse*, 77.
- <sup>23</sup> Pour une introduction à cette question portant sur la capacité de la narration de "représenter" la vie et pour une présentation claire des principales théories soutenant soit l'écart, soit la continuité entre les structures narratives et notre expérience de la réalité, voir D. Carr, *Time, Narrative, and History* (Bloomington, Indiana University Press, 1991), 1-17 et suiv.
- <sup>24</sup> Voir par exemple la sixième Leçon de ce séminaire, reprise sous la forme d'un article – "La marque du passé" – publié dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1 (1998), 9-31.
- <sup>25</sup> Christian Delacroix et Catherine Goldenstein passent en revue les réactions historiennes à la parution de *MHO*, dans leurs articles: "Les historiens français: une réception en trompe-l'œil" et "La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli: une réception et une appropriation internationales," in Fr. Dosse et C. Goldenstein (eds), *Paul Ricœur: penser la mémoire*, 47-67 et 77-90.
- <sup>26</sup> Paul Ricœur, réponse à Mireille Delbraccio, in J. Barash et M. Delbraccio (eds), *La sagesse pratique. Autour de l'œuvre de Paul Ricœur* (Amiens, Centre National de Documentation Pédagogique de l'Académie d'Amiens, 1998), 204-6.
- <sup>27</sup> Henri Rousso, "Analyse de l'histoire. Analyse de l'historien," *EspacesTemps*, 80-81 (2002), 128.
- <sup>28</sup> de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, 99.
- <sup>29</sup> Bien avant Jacques Rancière et Michel de Certeau, et sans avoir eu recours à l'aide de la psychanalyse, Ricœur soutenait dans les années 1950 que la pratique historique était constamment traversée par cette tension entre reconnaître la subjectivité "intéressée" de l'historien et répondre au besoin d'assurer une certaine objectivité de la connaissance historique: "L'objectivité de l'histoire consiste précisément dans ce renoncement à coïncider, à revivre, dans cette ambition d'élaborer des enchaînements de faits au niveau d'une intelligence historique," "Objectivité et subjectivité en histoire," in *Histoire et Vérité* (Paris, Seuil Essais Points, 2001), 30.
- <sup>30</sup> "Ce discours de compassion, empreint d'une sorte d'évangélisme social, présente non seulement de sérieux inconvénients scientifiques [...], mais il recèle des dangers potentiels qui peuvent aboutir au résultat inverse de celui recherché: combien de discours sur le 'devoir de la mémoire,' proférés par des chercheurs ou des militants de la 'deuxième' ou 'troisième' génération n'ont-ils pas eu pour conséquence d'obliger les victimes à rester enfermées dans cette identité sociale de victimes?" Rousso, "Analyse de l'histoire. Analyse de l'historien," 133. Il est intéressant ici de noter que Ricœur,

malgré sa connaissance aiguë de la pratique psychanalytique, a pu se situer lui-même, lors de l'entretien avec Giuseppe Martini sur la psychanalyse et l'interprétation, dans une "culture de compassion" (Ricœur, "Psychanalyse et interprétation," 19 et 28).

- <sup>31</sup> Henry Rousso, *Le syndrome de Vichy de 1944 à nos jours* (Paris, Seuil, Points Histoire, 2014), 21.
- <sup>32</sup> Rousso, *Le syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, 393.
- <sup>33</sup> Rousso, *Le syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, 395.
- <sup>34</sup> Rousso, *Le syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, 27.
- <sup>35</sup> Si nous avons insisté davantage sur cet aspect, c'est parce que Ricœur lui-même accorde une place importante à cette thèse de Halbwachs, dans le cadre de son argument philosophique visant les rapports entre la psychanalyse et l'herméneutique de l'histoire, comme nous allons le voir un peu plus loin.
- <sup>36</sup> Dans *MHO*, dans la partie consacrée aux abus de la mémoire naturelle, la lecture que Ricœur fait du *Syndrome de Vichy* prend ici ou là la tournure d'une critique. Ainsi, il situe l'efficacité de l'explication de Rousso dans les marges de l'histoire du temps présent. Se servir donc de telle ou telle catégorie empruntée à une pathologie de la mémoire n'est justifiée qu'autant que ce syndrome existe et les notions de refoulement, de traumatisme, etc., ont une valeur heuristique. L'usage est donc requis par une situation déterminée et limitée dans le temps. La critique de Ricœur n'est pas seulement alimentée par sa réserve assez connue envers l'histoire du temps présent (comme en témoigne par exemple l'affirmation suivante, dans son entretien avec Éric Plouvier: "Le présent est opaque pour les contemporains. On ne peut pas dire ce que nous sommes dans le présent. Ce sont des historiens futurs, que nous ne connaissons pas, qui diront ce que nous avons été," "Paul Ricœur: Agir, dit-il," in *Philosophie, éthique et politique* (Paris, Seuil, 2017), 58-9. Elle se nourrit également de l'intention de Ricœur d'aller au-delà d'un usage occasionnel des notions psychanalytiques dans l'histoire, pour fournir en fait le fondement d'un rapport constant entre la psychanalyse et l'herméneutique de l'histoire: "Cette explication [que propose Henry Rousso dans le *Syndrome de Vichy*] ne vaut que dans les limites de l'histoire du temps présent, donc sur un terme relativement court. L'auteur tire le meilleur parti des catégories relevant d'une pathologie de la mémoire – traumatisme, refoulement, retour du refoulé, hantise, exorcisme. Dans ce cadre notionnel qui tire sa légitimité de sa seule efficacité heuristique, le devoir de mémoire fonctionne comme tentative d'exorcisme dans une situation historique marquée par la hantise des traumatismes subis par les Français dans les années 1940-1945," Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Paris, Seuil Points, 2003), 109.
- <sup>37</sup> Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 83.
- <sup>38</sup> Cette thèse a été reçue avec certaines réserves, exprimées même par les historiens suivant de près la pensée de Ricœur. H. Rousso n'hésite pas à en souligner quelques-unes. La première a trait aux sources utilisées par l'histoire, car celles-ci ne dégagent pas toutes un sens exclusivement lié au souvenir ou au témoignage de quelqu'un. Par exemple, n'y a-t-il pas des objets pour lesquels on ne



dispose pas de témoignages et dont la signification ne se donne, graduellement, qu'à travers l'analyse historique? En outre, l'archive ne transmet-elle pas un fait plutôt par sa "pérennité matérielle, par la capacité que les hommes auront eue de le conserver [le fait]," que par le souvenir? Et de cette manière, l'archive n'est-elle pas revêtue d'un caractère matriciel, à l'instar de la mémoire? Henry Rousso, "La dette non acquittée. Paul Ricœur, la mémoire et le présent," in Fr. Dosse et C. Goldenstein (eds), *Paul Ricœur: penser la mémoire*, (Paris, Seuil, 2013), 43.

<sup>39</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 7. Cette idée est reprise plus loin: "Nous n'avons pas d'autre ressource, concernant la référence au passé, que la mémoire elle-même," 26.

<sup>40</sup> Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*.

<sup>41</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 171.

<sup>42</sup> Voir aussi les trois écarts entre histoire et mémoire, identifiés par Roger Chartier dans son parcours critique de *MHO*, "Le passé au présent," *Le Débat*, 122 (5), 2002, 4-11.

<sup>43</sup> Johann Michel, "L'histoire comme science herméneutique. La contribution épistémologique de Paul Ricœur," in G. Marmasse (dir.), *L'Histoire* (Paris, Vrin, 2010), 225.

<sup>44</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 112.

<sup>45</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 112.

<sup>46</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 3.

<sup>47</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 83.

<sup>48</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 84.

<sup>49</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 97.

<sup>50</sup> Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 94. Ricœur ne se contente pas ici de préciser les ouvrages de Freud attestant ces extrapolations de la psychanalyse, allant de la psychè individuelle à l'autre psychosocial (par exemple, *Totem et Tabou*, *Moïse et le Monothéisme*, *L'Avenir d'une illusion*, etc.). Il invoque également les reformulations habermassiennes de la psychanalyse, dans le sens d'une science capable d'identifier et de corriger les distorsions systématiques de la communication qui sont présentes dans *die Öffentlichkeit*. À ce sujet, Ricœur a développé, quelques années auparavant, une analyse plus étendue et détaillée dans ses cours sur *l'Idéologie et l'utopie*, plus précisément dans la deuxième partie du chapitre consacré à la pensée de Habermas. L'objectif de Ricœur est ici d'examiner le parallélisme constaté par Habermas entre la psychanalyse et la critique de l'idéologie, pour questionner ensuite les limites de ce rapport. Pour ce faire, Ricœur procède à une lecture critique des chapitres 10 et 12 du livre de Habermas, *Connaissance et Intérêt*. Ce qui l'intéresse c'est d'identifier les points forts et les points faibles de la thèse de Habermas, selon laquelle la psychanalyse est un modèle de science sociale critique qui, dans cette qualité, peut fournir à la critique de l'idéologie des concepts directeurs. Si la psychanalyse peut jouer ce rôle de modèle, affirme Habermas, c'est grâce à quelques traits particuliers: elle est une forme d'auto-réflexion

comprenant une phase explicative; l’expérience analytique est vécue comme un véritable processus qui amène le patient à une nouvelle conscience de soi; dans ce processus, la partie la plus importante revient à la dissolution des résistances du patient; de ce type d’expérience est dérivé un modèle structural qui engage de manière égale l’interprétation et l’explication causale. Tous ces quatre traits – qui font la spécificité de la psychanalyse – justifient, selon Habermas, la transposition du modèle psychanalytique dans la critique de l’idéologie. Cependant, pour Ricœur ce parallélisme présente des défaillances; et la plus notable est liée au fait que “dans la critique de l’idéologie [il n’y a] rien de comparable à la relation entre le patient et l’analyste” (*L’idéologie et l’utopie*, 326). Les autres viennent par voie de conséquence: la relation de transfert est également absente de la critique de l’idéologie; en outre, celle-ci ne vise pas, comme le fait la cure psychanalytique, la reconnaissance réciproque entre les participants, mais la lutte (*L’idéologie et l’utopie*, 326-9). Si nous avons insisté sur cette lecture critique de Ricœur, c’est pour deux raisons: à un niveau général, elle est révélatrice de la portée et des limites que Ricœur accorde à la psychanalyse dans sa relation avec les sciences sociales; en particulier, elle met en lumière la nature et le type des justifications (philosophiques) que requièrent le transfert des notions issues de la psychanalyse vers telle ou telle science humaine. La question est maintenant de savoir si Ricœur a réussi à légitimer, mieux que Habermas, la mise en relation de la psychanalyse avec l’histoire, la réflexion sur la traduction et l’herméneutique.

<sup>51</sup> Ricœur, *La mémoire, l’histoire, l’oubli*, 147.

<sup>52</sup> Ricœur, *La mémoire, l’histoire, l’oubli*, 95.

<sup>53</sup> Ricœur, *La mémoire, l’histoire, l’oubli*, 95.

<sup>54</sup> Les avertissements de Ricœur sur “le trop de mémoire” qui affecte l’espace public et le trop plein de sens dont est enveloppé le devoir de la mémoire en tant qu’exigence morale rigide, ont été mal prises par certains, dont les plus notables réactions sont celles de R. Rochlitz et A. Wiewiorka. Il en va de même pour sa tentative de donner plus d’ampleur à la notion de travail de mémoire. Pour situer autant le contexte du débat que les positions défendues par Ricœur, je renvoie à l’article de Fr. Dosse, “Travail et devoir de mémoire chez Paul Ricœur,” *Inflexions* 2014, 1 (25), 61-70. Il me reste cependant à souligner, comme pour justifier encore une fois le but de mon analyse, que l’usage de la notion de travail de mémoire, qui doit autant à l’histoire qu’à la psychanalyse, suppose une mise au clair des rapports entre ces deux disciplines.

<sup>55</sup> Ricœur, *La mémoire, l’histoire, l’oubli*, 95.

<sup>56</sup> Ricœur, “État et violence,” in *Histoire et Vérité*, 279.

<sup>57</sup> Ricœur, “L’homme non-violent et sa présence à l’histoire,” in *Histoire et Vérité*, 269.

- <sup>58</sup> Ricœur, *La Critique et la conviction*, 151.
- <sup>59</sup> Sigmund Freud, "Esquisse pour une psychologie scientifique," in *La naissance de la psychanalyse* (Paris, Presses universitaires de France, 3<sup>e</sup> édition revue et corrigée, 1973), 366.
- <sup>60</sup> Dans l'après-coup, il y a beaucoup plus de significations, bien évidemment: de Jean Laplanche à André Green, en passant par Jacques Lacan, les psychanalystes n'ont cessé de montrer la richesse sémantique de cette notion qui renvoie à une manière particulière de comprendre la causalité et la temporalité psychiques: n'étant plus déchiffrées à l'aide d'un modèle déterministe et d'une linéarité diachronique, celles-ci en révèlent leur sens véritable, selon l'idée de "bidirectionnalité" et de réorganisation faite malgré les discontinuités temporelles. Voir André Green, "L'après-coup dans la théorie de la temporalité. Le cas de l'Homme aux loups," *Revue française de psychanalyse*, 73 (5) (2009), 1496.
- <sup>61</sup> Claude-Noële Pickmann, "La rencontre traumatique du sexuel," *Figures de la psychanalyse*, 8/1 (2003), 44.
- <sup>62</sup> Thierry Bokanowski, "Du traumatisme au trauma: Les déclinaisons cliniques du traumatisme en psychanalyse," *Psychologie clinique et projective*, 16/1 (2010), 12.
- <sup>63</sup> This work was supported by a grant of Ministry of Research and Innovation, CNCS-UEFISCDI, project number: PN-III-P1-1.1-TE-2016-2224, within PNCDI III.